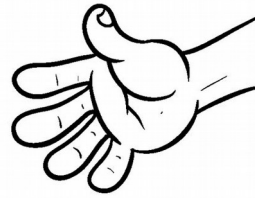


Une énorme main s'abattit...



Presque minuit, la nuit d'été était douce et le quartier tranquille. Elle revenait du cinéma et s'apprêtait à ouvrir sa porte quand **une énorme main s'abattit sur son épaule.**

Elle hurla...essaya de se dégager. La main se fit plus lourde, les doigts s'enfonçaient dans sa chair, les ongles déchiraient sa peau.

Elle hurla...un épouvantable ricanement lui répondit, l'étreinte se resserra et elle sentit sur son visage l'haleine du monstre.

Elle hurla...il allait l'emporter dans les taillis et lui faire subir les pires atrocités. Elle allait mourir, elle s'affaissa.

Le téléphone sonne, elle se réveille en sursaut. Que regardait-elle à la télévision quand elle s'est endormie ? Ce film qui l'avait tant effrayée quand elle était petite : « La Belle et la Bête », et « La Bête » venait de lui faire vivre un cauchemar. Elle respira longuement ayant échappé au pire !

Elle s'effondra sur le sol de sa cuisine. Une fois de plus, il avait osé !

Il se tenait debout derrière elle, la contemplant du haut de son mètre quatre-vingt-dix et de ses cent kilos.

Elle tenta de se relever, pâle et endolorie. Que faire contre cette force brutale qui se manifestait toutes les fois où il rentrait ivre et titubant ?

Comme dans un rêve, elle recula, lui faisant face, jusqu'à l'évier où elle s'adossa, tremblante. Sa main droite fouillant au hasard dans le tiroir entrouvert saisit un couteau pointu et effilé et sans réfléchir, se projeta en avant de toutes ses forces vers la brute qui vint s'empaler sur cette arme improvisée. Elle reçut un flot de sang en plein visage et s'écroula.

Dans le village de St Jean, Marie et Vincent, inséparables, avaient suivi leur scolarité ensemble. Elle était partie poursuivre ses études à la ville et lui travaillait à la ferme de ses parents.

Marie est devenue une bien belle jeune fille. L'allure fière, le pas harmonieux tournaient la tête de tous les garçons du village et des alentours. Elle souriait mais non, non, virevoltait son front. A la fac elle avait rencontré son homme et n'avait d'yeux que pour lui.

Un dimanche, la fête au village, des yeux jaloux, envieux les épiaient enlacés sur la piste de danse mais rien ne pouvait entamer son bonheur. Alors que, profitant pleinement des vacances, elle randonnait dans les collines où fleuraient le thym et le serpolet, **une énorme main s'abattit sur son épaule.**

Elle s'arrêta, totalement paralysée. Son hurlement se perdit dans les airs. Elle ne bougeait plus, tétanisée, tremblante. Une voix bien connue la sortit de son état de stupeur. Des cris de colère, des coups de poings dans la poitrine de Vincent la réveillèrent. Il attendait qu'elle se calme, impassible, la dévorant des yeux. Il mit alors un genou à terre et ouvrant ses bras, il murmura d'une voix énamourée : Je veux t'épouser.



J'avais 7ans, l'âge de raison, m'avait-on dit, mais rien n'avait changé. Je portais une jolie robe blanche avec des petits oiseaux verts et rouges, et mes sandales vernies brillaient au soleil. De l'autre côté de la rue il y avait le petit bois d'acacias, et sur la rue mes copines qui faisaient du patin à roulettes, mon rêve interdit... J'allais m'élancer de l'autre côté de cette rue pour construire quelques cabanes, quand, **une énorme main s'abattit sur mon épaule.** Elle pesait lourd et me pétrifia. C'était celle de ma mère, longue et fine en réalité, mais chargée de tant d'interdits que son poids était sans égal. Elle se voulait protectrice, me direz-vous ; peut-être, mais pour protéger qui, moi où ses peurs ?

Le hall d'arrivée de l'aéroport de Marrakech bruissait d'une multitude d'accents. Elle se frayait un chemin hésitant dans la foule colorée et joyeuse des retrouvailles. Mais elle, elle avançait avec pour seule compagnie son bagage. Le bourdonnement de sa valise roulant nerveusement dans son sillage la rassurait un peu car elle se sentait terriblement perdue. Autour d'elle, tous les panneaux d'informations ornés de calligraphies aux élégants enroulements étaient très beaux mais tout à fait illisibles pour elle. Elle s'arrêta perplexe devant ces écritures énigmatiques quand tout à coup, **une énorme main s'abattit sur son épaule**. Elle s'immobilisa, tétanisée, n'osant se retourner. Dans une sorte de fulgurance, son cerveau affolé fit preuve d'imagination en inventant deux ou trois hypothèses :

Elle crut être dans un espace où les femmes doivent être voilées (mais où avait-elle pu mettre son écharpe ?). Elle crut qu'on allait lui demander son permis de séjour (mais où l'avait-elle rangé ?). Elle crut qu'on la prenait pour une espionne à cause ses regards fureteurs (mais où allait-elle trouver le numéro de téléphone de l'Ambassade de France ?)

Puis après une grande respiration, elle fit une pirouette courageuse

et... sidérée, elle se retrouva nez à nez avec la grosse face hilare de son voisin de palier à Paris ! Un homme de forte corpulence qu'elle détestait royalement pour son sans-gêne : Ses musiques de sauvages traversaient les cloisons sans mots d'excuses. Ses bruyantes réunions familiales s'invitaient sans façon dans ses week-end à elle. Sans compter les horribles odeurs de merguez grillées qui polluaient sans sommations son atmosphère végane. Ce monsieur Youssouf (Ah ! son nom lui revenait tout à coup) était la personne qu'elle évitait systématiquement de rencontrer dans les escaliers et qu'elle ne saluait jamais. Mais le pire, c'est qu'à cause de lui, elle avait failli voter « Extrême Droite » à la Présidentielle !

Alors, elle ressentit une sorte d'embarras d'être contente de le voir. Elle faillit même lui sauter au cou ! Mais, elle se contenta de lui renvoyer un timide sourire. En une fraction de seconde, elle se sentit soulagée et elle lui fut déjà reconnaissante d'être là pour la mettre sur le bon chemin !

Il était dans son pays à LUI, et c'était Elle l'étrangère...

Belle journée de printemps pleine de fleurs et de senteurs, quelques nuages dérivant au milieu d'un ciel bleu pastel, des cris de joie autour du bassin où flottent cygnes et canards, tout cela fait de ce paysage une incitation à la rêverie ou au « farniente ».

Pierre avait profité d'un repos temporaire, accordé avec parcimonie, pour emmener sa progéniture au parc.

Quoi de plus amusant pour Stéphane et Marie que de froter le fond de leur short sur le toboggan en hurlant, que de se faire des gants de boue avec les flaques du dernier orage... !

Il contemplait depuis quelques minutes leurs joyeux agissements lorsque l'envie de lui prit d'immortaliser la scène.

Sortir le portable devant ses parents et exhiber les bouilles réjouies de leurs petits-enfants quoi de plus naturel pour animer un repas du dimanche entre les légumes du jardin et le fromage.

Se faisant, il sortit avec précaution le dernier modèle de cette marque connue mondialement et commença quelques réglages : lumière naturelle ou flash ? Distance ou portraits ?

Ajustant le smartphone devant son visage, Pierre recula légèrement. Les deux bambins se mirent à crier :

« Recule, Papa recule, encore, encore, encore ! »

Il s'exécuta et sentit derrière lui la dureté d'une petite barrière qui l'empêchait d'aller plus loin.

Trop tard ! Il bascula en arrière, les bras tendus en arc de cercle. Il lâcha son portable et se retrouva alors dans le gazon, la tête contre une petite murette de briques.

Tout à coup, une énorme main s'abattit sur son épaule, rugueuse, velue, puissante, épaisse d'un cuir noir et luisant.

Elle le maintenait à terre sous les regards ébahis, inquiets et amusés d'un groupe de touristes japonais souriants jusqu'aux oreilles.

Il fit tout ce qu'il put pour se dégager mais la pression était trop forte. Il sentait son épaule malaxée par une force inconnue de lui.

Grimaçant, suant, haletant, il aperçut au dessus de lui l'autre main semblable à celle qui le maintenait et vit avec horreur son portable, dirigé vers lui, au creux de cette forêt poilue, l'un des doigts appuyant frénétiquement sur le dé clic !

« Papa, papa, go..., go..., go... go...ri...lle ! » hurlait les deux mômes, à la fois terrorisés par la situation de leur père, amusés de le voir gigoter ainsi et tout heureux d'avoir pu déchiffrer enfin la pancarte suspendue à cette vaste cage !



On a 15 ans, ma cousine et moi. Elle a envie de sensations fortes : « même pas peur », me dit-elle fièrement.

Trop tard pour reculer, le wagon nous emporte déjà dans les ténèbres, traverse un tunnel rempli de brume gris-verdâtre. Des balles sifflent, des détonations et explosions font trembler les murs délabrés. La foudre frappe, nous sommes cernées par les flammes.

Le wagon lancé à toute allure contourne une grotte où des panthères aux gueules hurlantes et aux corps décharnés bondissent vers nous.

Au tournant, un grand escalier plonge dans une salle où des éclairs aveuglants cognent le plafond délabré. Des chauves-souris et des araignées gluantes flottent en l'air autour d'un lustre mal suspendu qui menace de nous écraser.

De chaque côté, des couvercles de cercueils se soulèvent, des rires diaboliques s'en échappent et des crânes aux yeux rouges roulent sur un toboggan tordu.

Des extra-terrestres et des zombies se poursuivent à tous les étages en claquant des dents. Le wagon recule et se bloque devant une grille rouillée. Derrière des rideaux sales et déchirés emportés par des courants d'air, on aperçoit la lumière du jour. Un corbeau perché sur une croix ricane puis hurle : « fin du voyage »

Le wagon s'arrête dans un grincement sinistre. Nous descendons trois dernières marches en titubant, et croisons trois miroirs déformants qui reflètent une ombre géante.

Il était arrivé sans bruit mais nous devinions une présence dans notre dos. Ma cousine sentit un souffle inquiétant derrière elle. **Une énorme main s'abattit sur son épaule.** Elle sursauta, pivota et fit face.

« Vous en voulez encore ». D'une voix moqueuse, il la supplia de rester et lui tendit un billet usé et poussiéreux, bon pour un deuxième tour.

Il nous salua, tira son chapeau qui emporta sa tête séparée de son corps et il s'évapora dans un nuage de fumée. Toute secouée par cette expérience mémorable, je pris la fuite. Ma cousine me rejoignit, **une énorme main s'abattit sur son épaule**, la main protectrice et rassurante de mon père resté sur le quai de gare du train - fantôme de la foire.

Portrait de femme

Elle a baissé légèrement son voile, dégageant son épaisse chevelure noire. D'une main, elle maintient ce tissu qui la garde si souvent prisonnière. Dans son regard de côté, passe un peu de crainte mais aussi une fierté et un courage qui éclairent tout son visage. La dentelle précieuse qui la pare, ses ongles bien laqués prouvent son appartenance à la classe supérieure mais que vaut l'argent sans la liberté ?

Dans sa main, une bombe de peinture, son doigt posé sur le poussoir est prêt. Cet objet est son seul moyen de manifester son existence et ses idées, le soir, dans la nuit, sur les murs, au risque d'être prise en flagrant délit de rébellion et durement punie.



L'éphéméride

Je n'aime pas les éphémérides. Je préfère les calendriers avec de superbes photos, sur lesquels j'écris ce que j'ai à faire : rendez-vous, repas, sorties, voyages...C'est joyeux. Mais avec l'éphéméride, on arrache et on jette chaque journée passée, c'est un jour de notre vie qui ne reviendra plus, un jour de moins à vivre, j'imagine le tas de plus en plus gros de journées vécues, enfuies et effacées, et le peu qui nous reste qui diminue chaque jour. C'est triste pour moi cet objet qui me rappelle combien la vie passe vite pour moi et pour ceux que j'aime.